

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Nécrologies du journal La Gruyère : des destins révélés
Autor: Julian, Sébastien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Licencié ès lettres, **Sébastien Julian** (1971) a suivi des études d'histoire et de géographie à l'Université de Fribourg. Son mémoire de licence a sorti de l'ombre les insurrections en série menées par Nicolas Carrard contre le régime radical fribourgeois (1847-1856). Journaliste formé à *La Gruyère*, il est aujourd'hui rédacteur en chef adjoint de *La Liberté*.

Nécrologies du journal *La Gruyère* Des destins révélés

Dans un passé pas si lointain, les femmes restaient dans l'ombre de leur mari de leur vivant et s'effaçaient derrière lui jusque dans la mort. C'est ce qui frappe à la lecture des nécrologies publiées dans la presse locale. Entre trajectoires caractéristiques et, plus rarement, parcours plus atypiques, retour sur quelques destins de Gruériennes, exhumés des archives de La Gruyère.

«Toute sa famille a la profonde douleur de faire part du décès de Madame Henri Brodard.» Comme dans cet exemple fictif, il arrive encore – fort rarement il est vrai – qu'une annonce mortuaire désigne la défunte du nom de son époux. Ce qui choque aujourd'hui par son incongruité allait pourtant de soi il n'y a pas si longtemps, en février 1921 notamment, quand «la cloche de l'agonie» signalait «le décès de M^{me} V^{ve} Léon Pasquier-Affentauschegg». «C'est une personne de bien qui s'en va», ajoutait l'article de *La*

L'ancien cimetière de Bulle à la place du Cabalet, avant 1921.

© Photo Glasson Musée gruérien.

G-VB-161



Gruyère. Et, conformément à la prose ampoulée de l'époque, le journal transmettait ses «respectueuses condoléances aux parents affectés par ce nouveau deuil».

Une preuve parmi d'autres que la société révèle ses valeurs jusque dans son approche de la mort. En même temps, le journal qui s'en fait fidèlement l'écho fixe des normes sociales et influence à son tour ses lecteurs. L'examen de notices nécrologiques, en l'occurrence par sondage, en dit long sur la place de la femme et sur son évolution à Bulle et dans les environs, sans qu'il soit possible dans le cadre restreint de cette contribution de déterminer le caractère universel, ou au contraire spécifique à la région, des constatations effectuées. La démarche concerne ici les colonnes de *La Gruyère*, titre ausculté par tranches d'une décennie à partir de l'après-guerre.

Reconnaissance sociale

Ce qui frappe d'emblée l'observateur chaussé des lunettes de ce début de XXI^e siècle, c'est non seulement le peu de place occupé par la gent féminine des années 1950 dans la rubrique nécrologique du journal gruérien, mais c'est aussi le fait que les femmes sont présentées par le rédacteur de l'époque avant tout comme l'épouse, la veuve, ou encore la mère d'un membre influent de la communauté.

Notez bien que celles qui ont l'honneur d'un ou deux paragraphes, contenant de rudimentaires éléments biographiques, ne sont pas les premières venues, hormis quelques ménagères ou ouvrières de la chocolaterie Cailler, à Broc. Vu l'orientation sociopolitique de la feuille bulloise d'alors, ces dames étaient pour beaucoup hôtelières, restauratrices ou commerçantes; des activités qui les mettaient davantage sur le devant de la scène de leur vivant. Ou alors, le seul statut social de leur mari leur assurait cet instant d'éternité.

Au cours de la décennie suivante, la couleur rouge fait son apparition sur le titre de *La Gruyère* en première page. Les Gruériennes à qui l'on rend hommage se font alors plus nombreuses dans les pages nécrologiques, en même temps que les textes gagnent en longueur, que le nombre de pages augmente sensiblement et que le lectorat s'élargit. Le portrait photographique des personnes disparues surgit, lui, au cours des années 1970, lesquelles figent la structure de cette rubrique: un genre à part, au style propre et aux formules



Enterrement à la rue de Vevey, Bulle, avant 1921.

©Photo Glasson Musée gruérien

G-VB-174

caractéristiques destinées à baliser les événements qui ont jalonné la vie du lecteur défunt.

C'est au cours de cette période – il y a près de quarante ans – que l'exercice prend un tour plus équitable, dans le sens où la rédaction se met à contacter systématiquement les familles, en se fondant sur les avis mortuaires transmis au trihebdomadaire par les pompes funèbres. Ce n'est plus le cas depuis longtemps – les nécrologies étant désormais insérées uniquement à la demande de la famille –, mais à cette époque-là, la rédaction en chef ne badi-

nait pas sur ce point, comme l'écrit le journaliste Pierre Gremaud le 30 octobre 2008, dans une page publiée à l'occasion de la Toussaint: «Chacun a droit à un hommage, fût-ce de quelques lignes.» Dans un cas comme dans l'autre, cela assure un équilibre naturel entre hommes et femmes.

L'empreinte de l'époux

Du corpus de cinquante nécrologies examinées par nos soins, prises pour ainsi dire au hasard à raison de dix par an à partir de 1970, il ressort quelques trajectoires singulières de Gruériennes nées pour la plupart entre 1890 et les années 1930. En voici trois exemples caractéristiques. D'abord celui de cette femme née en 1894 qui passa son enfance à Pringy et fut engagée à 16 ans à l'atelier de démoulage de la chocolaterie brocoise. Mariée en 1922 et veuve en 1956, elle donna naissance à six enfants dont elle prit soin sans cesser de travailler à la fabrique jusqu'à sa retraite en 1950.

Sa contemporaine de naissance et de décès – appelons-la Rose – seconda son mari agriculteur à Villars-d'Avry avant de se retirer en 1950, pour son veuvage, dans son village natal où étaient établis une partie de ses onze enfants.

Quant à cette native de Pont-la-Ville, elle apprit adolescente le métier de couturière et se spécialisa dans la confection de brezdons. A la faveur de son mariage en 1952 avec un paysan, elle partagea avec lui les labeurs agricoles et les tâches ménagères nécessitées par quatre enfants.

Sans surprise, les familles sont plutôt nombreuses et le célibat demeure l'exception (trois demoiselles seulement dans notre embryon de base de données: une ouvrière, une gouvernante de cure auprès de son frère, une domestique restée au service de sa famille). Ensuite, leur activité, même si elles ont suivi un apprentissage ou une autre formation, dépend fortement de celle de leur époux et le mariage coïncide bien souvent avec un virage «professionnel». Si ce n'est le fréquent travail en commun de la terre sur le domaine en plaine – et parfois à l'alpage également –, les couples gèrent alors une affaire ensemble (magasin de journaux et de tabac, boulangerie, boucherie, garage, établissement public, etc.)

Sinon, les femmes peuvent être employées de maison («en place» ou «bonnes» dans une famille, comme on disait alors), petites mains dans l'industrie ou l'artisanat (Cailler, Guigoz, ateliers de couture, maison horlogère Saia), actives au bureau (secrétaires), dans la vente ou les services (coiffeuses, vendeuses ou gérantes) et dans la restauration (sommelières, cuisinières ou cafetières). Le travail à domicile ainsi que les secteurs de l'éducation et des soins, aux hôpitaux de Riaz et Marsens en particulier, drainent aussi du monde.

L'engagement associatif

Elles ont fait leurs classes au village, mais bien peu poursuivent l'école au-delà du primaire, à l'Institut Sainte-Croix, à Bulle, ou dans un autre internat. Assez rares sont celles qui effectuent un séjour linguistique outre-Sarine avant de revenir trouver un parti dans le canton. D'autres, pas beaucoup plus nombreuses, ont pris un aller simple



Enterrement, vers 1930.
© Photo Glasson Musée gruérien.
G-10-15-0115-05



dans l'espoir de meilleurs débouchés économiques, pour Lausanne et Genève en particulier. Il y a aussi une jeune Grandvillardine, qui émigre à Paris à 17 ans et rentre au pays trois ans plus tard.

Dans les textes des premières décennies surtout, les loisirs sont réduits à la portion congrue. Tout juste découvre-t-on la passion chorale de certaines, comme Rose Glasson-Andrey (1900-1990), veuve du photographe Simon Glasson et «précieuse collaboratrice» du commerce jusqu'au début des années 1980, qui fut la cheville ouvrière de la chorale paroissiale de dames, la Stella, dont elle fut présidente. Le hasard nous a fait également croiser le sillage d'une autre employée du Photo-Hall Glasson, Agathe Vesin (1908-2009), dite Lily, poussée à y entrer par son frère Victor Gremion, «le photographe de la famille». Pour l'anecdote, son autre frère, l'aîné, n'est autre que le doyen du pays, Pierre Gremion – 107 ans au décès de Lily –, qui a fêté le 5 mars 2011 ses 109 ans.

Pour une autre défunte, on mentionne le goût pour le ski pratiqué durant sa jeunesse: Julia Allaman-Jaggi (1902-1990) a été présidente et membre fondatrice de la section féminine de la FSG Bulle (gymnastique). Fondatrice elle aussi – avec quelques amis –, Suzanne Niquille (1896-1970) est à l'origine de l'Association gruérienne pour l'aide familiale. Il s'agit de l'une des filles de l'industriel Lucien Despond (ex-syndic et ancien député), qui fréquenta des pensionnats, notamment celui de La Visitation à Fribourg, et un institut à Fribourg-en-Brisgau. Jeune fille, elle seconda pendant un temps son père au bureau de la scierie, avant de s'établir à Berne avec son mari, médecin dentiste, et leurs quatre enfants, puis de revenir à Bulle en 1954.

Un dernier parcours détonne en outre dans notre sondage: la Charmeyssanne Jeannette Schneider-Rime (1922-2009), issue d'une famille de petits paysans de montagne, s'installa à Genève avec son mari, ébéniste d'Epagny, «pour sortir d'une réalité économique difficile», note le journal. Tour à tour épicière, ouvrière, femme de ménage, secrétaire médicale, elle s'engagea dans l'Association genevoise en faveur du suffrage féminin et fut élue au Conseil municipal de la ville, qu'elle présida en 1985. Au terme d'une législature au Grand Conseil, la socialiste poursuivit son engagement municipal et siégea aussi au conseil d'administration de l'Hospice général.

Taux de lecture maximal

Ce sont autant de destins féminins, le plus souvent anonymes, que renferme la collection reliée des exemplaires du journal du Sud fribourgeois. Rubrique fort parcourue, aux règles spécifiques, la page des morts bénéficie d'un taux de lecture de 92% à en croire le *copy test* effectué par *La Gruyère* au début des années 1990. Le goût des lecteurs pour ces textes se retrouve dans les statistiques du site Internet de cet organe de presse: depuis leur mise en ligne à l'automne 2008, les articles nécrologiques s'affichent comme les plus consultés. Mais le public le sait bien, les non-dits y sont parfois plus parlants que les phrases préparées par les proches à l'intention des journalistes. Le texte à la mémoire du défunt est en effet rédigé en accord avec la famille endeuillée, en général avant les obsèques.

Cela laisse penser que l'on meurt en réalité deux fois: d'abord dans l'intimité de la famille éplorée, ensuite au grand jour dans les pages du journal. En ressort une image un rien idéalisée des individus et de la répartition des rôles entre hommes et femmes ainsi que des vertus réciproques suivant les canons de l'époque. A elle seule, la relation des circonstances du décès est remarquable à ce titre. Ce n'est que depuis quelques années seulement que les formules pudiques cèdent parfois la place, y compris dans les faire-part, à davantage de transparence sur les causes réelles de la mort. Ce qui n'est pas incompatible, soit dit en passant, avec un certain tact. Dans le jargon usuel, «une longue et pénible maladie» signifie en effet un cancer, quand le fait d'être «subitement enlevé à l'affection des siens» peut cacher en réalité un suicide.

«La rubrique nécrologique nous enseigne ce qu'il convient de dire – et, par contraste, de taire – sur la mort d'une personne, suivant son statut social, sa profession, son sexe et son âge», résume l'étude d'Arina Makarova, intitulée «Dits et non-dits des nécrologies de la presse» et publiée dans *Le Temps des médias* en 2003. De plus, cette rubrique «apparaît, dans son évolution même, comme un test précieux des représentations collectives sur la mort, nourries de stéréotypes, de conformisme social et de tabous.» Le propos porte avant tout, dans cette analyse scientifique, sur la publication d'articles à la mémoire de personnalités célèbres en France. Mais il s'applique à l'évidence aussi à ceux puisés dans la presse locale, en mémoire de simples mortels.